





Un Noël de cinéma

*Du même auteur :*

Mon prince ne viendra pas (Tant pis, je ferai sans !)  
(2019)

J'ai épousé mon prince (Merci du cadeau !)  
(2021)

Notre échappée belle  
(2020)

Pour nous sauver  
(2020)

Un vent de folie et d'amour  
(2022)

*Aux éditions HarperCollins :*

Alerte : avalanche d'amour et tempête de flocons  
(2021)

Alex KIN

# Un Noël de cinéma

*Auto-édition*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

Illustrations de la couverture :

© 2Li

© Alex KIN, 2022

Dépôt légal : Octobre 2022

ISBN : 979-10-359-7204-2

A. KIN

37250 VEIGNE

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.  
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*À mes trois petits magiciens de Noël.*



# 1.

— Tu as bien conscience que je ne peux pas tolérer ce genre de comportement ?

Oui, je m'en doute. Cette convocation chez la directrice n'annonce rien de bon. Même la mise en scène est faite pour m'accabler. Je suis assise sur une chaise inconfortable, tandis qu'elle trône sur un fauteuil derrière son bureau en bois massif.

Un entretien dans l'ancre du proviseur n'était déjà pas rassurant quand j'étais élève ; ça ne s'est pas arrangé maintenant que je suis professeure. Vu ce qui m'est reproché, il est impossible que je m'en sorte sans dommage. Bien que je n'aie fait que me défendre, ma riposte va se retourner contre moi.

Pour me donner une contenance, j'examine les lieux. Tout ici, des meubles en chêne noble à la lampe en laiton brossé, en passant par les trophées exposés dans une vitrine de velours rouge, rappelle que nous nous trouvons dans un établissement huppé, fréquenté par la jeunesse dorée de Chicago.

Lorsque, il y a deux ans, la directrice m'a téléphoné le lendemain de notre entretien pour m'annoncer qu'elle m'offrait le poste si je le souhaitais toujours, j'ai eu l'impression d'avoir touché le gros lot. Ma précédente expérience avait tourné court et j'avais peur de ne pas réussir à trouver facilement une autre place.

Pourtant, Miss Smith ne s'est pas arrêtée à mon histoire compliquée et a décidé de me donner ma chance. Son école recherchait un professeur de français qualifié. Grâce à ma parfaite maîtrise de cette langue, j'ai obtenu le poste. Miss Smith m'a même autorisée à me présenter sous le nom de ma mère, pour m'éviter de nouveaux déboires. À vrai dire, une Miss LaRose, cela sonnait plutôt bien pour une classe de littérature française.

C'était une chance inespérée d'être embauchée dans un établissement de ce standing. Pourtant, j'ai vite déchanté. Je me suis rendu compte que j'allais passer plus de temps à tenter de me faire respecter qu'à instruire mes élèves. Un certain nombre d'entre eux sont convaincus que tout leur est dû et pensent qu'ils n'ont pas besoin de travailler puisque leur avenir doré est déjà tout tracé. Ce petit groupe crée une ambiance délétère au sein de la classe et empêche les enfants motivés de progresser.

Je me suis plainte à plusieurs reprises de leur comportement auprès de la direction de l'école, mais c'est peine perdue : ils sont intouchables. Tous étant issus de riches familles qui paient une fortune pour qu'on leur dispense un enseignement de qualité, il est tacitement interdit de leur faire des remontrances et encore plus de les punir.

Je me retrouve pieds et poings liés, incapable d'exercer mon métier, obligée de faire la police. Mais cette fois, c'est allé beaucoup trop loin.

— Peux-tu me donner ta version des faits ? me demande ma responsable en me tirant de mes pensées. J'ai déjà reçu un certain nombre d'appels de parents indignés qui s'inquiètent du sort réservé à nos élèves, j'aimerais savoir quoi leur répondre.

Domage que personne ne se soucie du sort des enseignants. C'était une journée comme les autres, minée par mon découragement permanent. Je me rendais en salle des professeurs, après ma dernière heure de la matinée, quand j'ai senti une main se poser sur moi et me pincer la fesse. J'ai répliqué d'instinct : j'ai pivoté et asséné une gifle sonore à mon agresseur. Je me suis retrouvée nez à nez avec Daryl, un élève de ma *junior class*<sup>1</sup>. Mon coup l'a d'abord surpris, puis son esprit vicieux a rapidement compris comment en tirer profit.

— Vous allez le payer très cher, a-t-il murmuré avant de se mettre à hurler : elle m'a frappé ! Miss LaRose vient de me frapper au visage !

Tous les regards se sont tournés vers moi, avides d'en apprendre plus sur ce fait divers croustillant. Quand les élèves se sont rassemblés autour de nous pour me crier leur colère, je me suis enfuie tête baissée vers la salle des professeurs avant de me retrouver encerclée.

Les quelques collègues présents se sont inquiétés de me voir débouler en trombe et refermer précipitamment la

---

<sup>1</sup> Équivalent de la classe de première en France.

porte derrière moi. Après leur avoir expliqué la situation, ils se sont éloignés de moi, comme si mes soucis risquaient de les contaminer.

Il n'a pas fallu longtemps pour que l'histoire arrive aux oreilles de Miss Smith et qu'elle me convoque d'urgence. Je lui raconte tout dans les moindres détails, elle ne m'interrompt pas.

— J'ai agi par réflexe, tenté-je de me justifier, comme si j'étais la personne en tort.

— Tu reconnais donc avoir frappé cet élève ?

— Je l'ai giflé parce qu'il m'a touchée de façon totalement inappropriée.

— Tu es sûre qu'il ne t'a pas frôlée par accident ? Ce genre de choses arrive parfois.

Je repense à la violente pression exercée par ses doigts, ce geste n'avait rien de fortuit.

— Il l'a fait exprès, je peux vous le garantir. Demandez aux personnes présentes, elles vous le confirmeront.

Miss Smith se racle la gorge, gênée.

— Il n'y avait aucun autre professeur dans le couloir à ce moment-là. Et les élèves prétendent que tu as levé la main sur Daryl sans raison, ils font bloc derrière lui.

Je nage en plein cauchemar. Je ressens encore ses doigts se poser sur mon corps avec brutalité, la montée d'adrénaline qui m'a poussée à me défendre. J'entends de nouveau le claquement sonore de la gifle qui a résonné dans le silence soudain et les vociférations de Daryl m'accusant de l'avoir battu violemment. Je revois les regards horrifiés braqués sur moi.

— Je vous promets que je dis la vérité. Je ne me serais jamais permis de m'en prendre à un élève s'il n'avait rien fait.

— Je te crois, mais en l'absence de témoin, c'est ta parole contre la sienne.

C'est un combat perdu d'avance. Ce garçon est soutenu par une famille fortunée, l'un des plus gros donateurs de notre école.

— Les parents de Daryl exigent ta mise à pied immédiate et menacent de porter plainte à la police pour maltraitance sur mineur, me confirme Miss Smith.

Je ferme les yeux et murmure :

— Je suis virée, c'est ça ?

Je reçois un soupir pour seule réponse. Je rouvre mes paupières.

— Vous pouvez me le dire, je suis prête à l'entendre.

— Ton sort n'est pas entre mes mains, mais entre celles des membres du conseil d'administration de l'école. Je vais tout faire pour t'éviter un renvoi, mais en attendant leur verdict, je suis obligée de te suspendre. Je préfère te prévenir, ils n'ont pas l'air très pressés. La prochaine session plénière n'est prévue que début janvier.

Nous sommes le premier décembre. Il va donc me falloir patienter de longues semaines avant de connaître leur sentence.

— Et pour mon salaire ? osé-je demander.

— Tu ne toucheras rien pendant toute la durée de ta suspension, je suis désolée.

Pas autant que moi. Je peine à boucler mes fins de mois, sans paye je ne sais pas comment je vais m'en sortir. Je n'avais pas besoin de ça alors que ma vie n'est déjà qu'une

succession de fiascos. Mais cette fois, c'est vraiment grave. Si l'on me soupçonne de violence envers un élève, c'en est fini de ma carrière de professeur. Je perdrai le peu qu'il me reste.

Je contiens mes larmes pour faire bonne figure. Je ne veux donner à personne dans cet établissement la satisfaction de me voir pleurer. Miss Smith me gratifie d'un regard compatissant.

— Je reçois les parents de Daryl ce soir, m'informe-t-elle. Je ferai mon possible pour les dissuader de porter plainte contre toi. Ce qui a été le plus blessé chez ce jeune homme, c'est son orgueil. L'infirmière l'a examiné, il n'a absolument rien, même s'il tente de nous faire croire qu'il souffre.

Peu importe, maintenant que la chasse aux sorcières est lancée, je suis fichue.

— Je te tiendrai au courant de l'avancée de ce dossier, conclut-elle en se levant. Mais d'ici la décision du conseil, tu ne dois plus t'approcher de cette école ni de l'un de ses élèves.

On me met à la porte comme un objet défaillant qu'on jette à la poubelle, sans me donner une chance de prouver mon innocence. Je quitte la pièce, sonnée par l'humiliation.

Après avoir pris congé de Miss Smith, je retourne chercher mes affaires. Heureusement, à l'heure qu'il est, les cours ont repris, et je ne croise personne dans les couloirs, ni élèves ni collègues. La salle des professeurs est déserte. Je me dirige vers mon casier pour récupérer mon sac et mon manteau avant de m'enfuir au plus vite.

Au moment de partir, Michelle Mackenzie, la pire personne sur qui tomber dans ces circonstances, fait son entrée. Michelle, professeure de musique de son état, repré-

sente l'incarnation de la méchanceté et se délecte des malheurs des autres. Elle prend un malin plaisir à colporter les plus horribles ragots à travers toute l'école. Elle doit se féliciter de cette rencontre et je suis certaine que le moindre mot que je prononcerai sera répété et utilisé pour me nuire dès que j'aurai mis les pieds hors de l'établissement.

— Voilà la star du jour ! se réjouit-elle en s'appuyant contre le chambranle de la porte pour me bloquer le passage.

Je tente de la contourner, mais elle m'en empêche.

— Ne t'enfuis pas comme ça, tu dois tout me raconter de tes exploits !

Je préférerais encore me faire arracher la langue plutôt que me confier à cette femme.

— Allez, insiste-t-elle, il faut que tu donnes ta version des faits si tu ne veux pas que tout le monde croie celle de Daryl.

Je sens la colère monter.

— Je peux savoir ce que tout le monde va penser, au juste ?

Je regrette ma question dès que je vois apparaître un rictus de satisfaction sur les lèvres de Michelle.

— Il raconte partout que tu as inventé cette histoire d'attouchement parce que tu en rêves, que ta vie sexuelle est tellement minable que tu en viens à fantasmer sur tes élèves.

J'ai envie de vomir. Je suis persuadée qu'elle déforme volontairement les rumeurs pour me pousser dans mes retranchements. Je croyais ma situation désespérée, mais si l'on me colle en plus l'image d'une prédatrice prête à s'en prendre à des adolescents, mon existence sera foutue. Et

heureusement que personne dans cette école ne connaît ma véritable identité, sinon les répercussions de cette affaire se révéleraient encore plus dramatiques.

## 2.

Je bouscule Michelle pour quitter cet endroit au plus vite, avant de mettre à exécution mes envies de violence envers sa personne. J'ai déjà assez de problèmes comme ça sans m'en prendre en plus à une collègue, aussi horrible soit-elle.

Je remonte à grands pas le long couloir vers la porte principale de l'école. Le bruit de mes talons claquant sur le sol de marbre résonne comme le glas de ma carrière. J'étouffe, je n'en peux plus. Je me précipite à l'extérieur pour respirer à pleins poumons l'air hivernal.

Il règne un froid glacial. J'ajuste mon écharpe et relève le col de mon manteau. Le blizzard s'est levé ce matin, faisant chuter les températures de façon drastique. La neige commence à tomber. Ma suspension présente au moins le mérite de me permettre de rentrer chez moi avant le plus gros de la tempête. Je ris nerveusement plutôt que de me laisser aller à pleurer. Il faut vraiment que je sois désespérée pour que le fait d'échapper au mauvais temps soit l'unique point positif de cette journée épouvantable.

Au petit jeu des maigres consolations que me réserve l'existence, je peux aussi citer la place assise dans le métro, peu fréquenté à cette heure. Ça n'a guère d'intérêt, vu que je descends au bout de quatre arrêts seulement. Je quitte la très huppée Gold Coast où je travaille pour retourner vers la plus modeste Wrigleyville.

Une fois sortie de la station Addison, je marche encore quelques minutes avant d'atteindre ma rue. La neige tombe de plus en plus dru. Heureusement, j'arrive devant la maison ancienne au dernier étage de laquelle je vis.

Je me hâte de monter l'escalier avant de tomber sur l'un des deux autres résidents de l'immeuble. Je n'ai pas envie d'expliquer ma présence chez moi en plein milieu de l'après-midi alors que je devrais être en train de donner mes cours.

Je referme rapidement la porte pour me retrouver enfin seule dans mon appartement. Je m'y suis installée lorsque j'ai pris mon nouveau poste. Le quartier présentait l'avantage de se trouver sur la même ligne de métro que mon lieu de travail, avec des prix moins exorbitants que ceux de la Gold Coast. Malgré tout, le loyer reste élevé comparé à mon salaire de professeure. Surtout pour un logement vieillot qui aurait bien besoin d'être modernisé.

Le parquet usé garde les stigmates de la vie des précédents locataires, la moitié des volets refuse de se fermer, le misérable débit de la douche suffirait à peine pour une toilette de chat, et la liste des défauts de ce studio est encore très longue. Mais le pire de tous : c'est un véritable nid à courants d'air. En hiver, je risque chaque jour de me réveiller couverte de stalactites.

J'ai bien tenté de trouver quelque chose de plus décent, mais j'avais le choix entre vendre un rein pour pouvoir payer le loyer ou m'infliger matin et soir plus de deux heures de trajet. Je n'ai pu me résoudre à aucune de ces solutions.

J'ai supplié à maintes reprises mon propriétaire de réaliser un minimum de travaux pour restaurer un confort relatif. Mais chaque fois que je le vois, il me regarde avec ses yeux de merlan frit, m'assurant qu'il le ferait s'il le pouvait. Alors je compose avec les fuites dans le toit, les fenêtres qui ne ferment que par la grâce du Saint-Esprit et les fissures par lesquelles s'engouffre l'hiver.

Je pose mes affaires dans l'entrée, et change mes escarpins à talons pour des chaussons fourrés. Je me dirige vers l'antique poêle de la pièce à vivre pour faire un feu et essayer de faire remonter la température dans le logement. En attendant la chaleur réconfortante des flammes, j'enfile un épais gilet de laine par-dessus ma veste de tailleur pour éviter de congeler sur place.

Je vérifie ma réserve de bois : elle est presque vide. Je devrais me ravitailler, sauf que je vais devoir faire attention à mon budget, encore plus que d'habitude. Comme si, d'ordinaire, je me permettais des dépenses inconsidérées...

Depuis que je travaille, je surveille mes comptes de près, mes maigres revenus ne m'autorisant que peu de folies, juste un cinéma ou un restaurant de temps en temps avec Nina, ma meilleure amie. Je n'ai pas d'argent de côté : impossible d'économiser quand mon salaire suffit tout juste à me faire vivre. Et ce mois-ci, je ne vais rien toucher...

Alors, quoi ? Je vais devoir choisir entre me chauffer et me nourrir, en attendant qu'une bande d'administrateurs à

la solde du gratin de Chicago statue sur mon sort ? Je commence à trembler, autant de froid que de colère. Et quand j'entends un goutte-à-goutte dans la cuisine, signe que la neige s'infiltré par le toit vétuste de l'immeuble, je m'effondre.

C'en est trop. J'ignore par quel miracle j'ai réussi à contenir mes larmes jusque-là, mais le barrage cède. Je m'affale dans mon unique fauteuil aux ressorts agressifs et je laisse couler mon chagrin. Je ne sais pas comment me sortir de cette situation catastrophique. Que se passera-t-il si je perds mon travail avec un joli scandale sur mon CV ?

Entre deux sanglots, je relève la tête et jette un coup d'œil par la fenêtre du salon pour constater la violence de la tempête qui fait rage dehors. Mon regard est irrémédiablement attiré par l'affiche en quatre par trois installée la semaine dernière sur le trottoir d'en face, comme pour me narguer. Il s'agit d'une publicité pour un nouveau blockbuster, la superproduction que tout le monde présente comme l'immense succès de l'année.

Le visage du héros occupe les trois quarts du panneau. Le nom de l'acteur s'étale en grosses lettres sous le titre du film : Will Harrington, la star hollywoodienne du moment, la coqueluche du cinéma et des médias, l'incarnation du rêve américain. C'est d'une telle ironie : l'exemple même d'une réussite spectaculaire exhibée devant mes yeux, moi, la plus grande ratée de la décennie.

Le pays tout entier a eu vent de l'histoire de Will : élevé dans une ferme modeste de l'Illinois par des parents cultivateurs de maïs, il voulait devenir comédien depuis tout petit. Encouragé par sa famille, il est parti tenter sa chance à Los Angeles à dix-sept ans. Alors qu'il ne connaissait per-

sonne et ne bénéficiait d'aucun réseau, il est parvenu à se faire une place au soleil à force de travail et de persévérance, en quelques années seulement. Grâce à son physique avantageux, son talent manifeste et ses choix de films judicieux, il a acquis le statut de tête d'affiche que les réalisateurs s'arrachent.

Ce parcours incroyable, tout le monde en a entendu parler, il fait régulièrement la une des magazines. Mais moi, plus que quiconque, j'en connais les moindres détails. Parce que j'ai grandi auprès de cette star. Will est mon frère. Comme quoi, la réussite et la médiocrité peuvent cohabiter dans la même famille.



### 3.

Voilà deux jours que je tourne en rond à ressasser mon triste sort. Je vis avec une écharpe autour du cou et une grosse veste fourrée sur le dos pour tenter de ne pas mourir congelée dans mon appartement ouvert aux quatre vents.

Je n'ai rien à faire à part lire. Mais même mes romans préférés ne parviennent pas à me remonter le moral, je suis au bord de la dépression. Ça ne doit pas continuer comme ça. Je ne peux pas rester cloîtrée chez moi, à me rationner pour mes repas et à baisser le thermostat dans un effort vain d'économiser des bouts de chandelle.

Le vendredi matin, voyant poindre un week-end d'ennui mortel et de déprime assurée, je m'oblige à réagir. Il existe une solution temporaire à mon problème. Je me suis refusée à m'y résoudre jusqu'ici parce qu'elle revient à admettre ma défaite dans tous les domaines, mais je me trouve à court d'options.

J'y réfléchis longuement : je pourrais rejoindre mes parents dans la ferme où j'ai grandi ; cela me permettrait d'avoir un peu de compagnie, de me mettre au chaud et de manger de vrais repas plutôt que de continuer à dépérir.

Sauf que cette perspective me rend malade. À vingt-neuf ans, c'est pathétique d'en être réduite à cette extrémité, de ne pas être capable de m'assumer toute seule. Je sais que mon père et ma mère seraient ravis de m'aider s'ils connaissaient l'étendue de mes problèmes, mais réclamer leur soutien sonnerait comme une défaite. Pourtant, je n'ai guère le choix.

J'essaie de me convaincre que c'est une idée acceptable en envisageant le bon côté des choses : je serais heureuse de profiter de la maison familiale pendant quelques jours. Je n'ai plus souvent l'occasion d'y séjourner depuis que je travaille. Normalement, nous y célébrons Noël tous les ans. J'adore y revenir et replonger dans l'ambiance festive de mon enfance. Cette période est sacrée chez nous et s'accompagne de son cortège de traditions reconfortantes : les balades dans la campagne enneigée, les dégustations de gâteaux, les soirées télé au coin du feu, un gros plaid sur les genoux, un verre de lait de poule à la main...

Mais cette année va faire exception dans la lignée des célébrations des Harrington. Will étant coincé à Los Angeles pour le montage final de son dernier film dont il est également coproducteur, ma mère a décidé que nous irions tous passer Noël chez lui, en Californie. Mon frère a déjà manqué le réveillon précédent, retenu à Paris pour les besoins d'un tournage ; il était hors de question de le compter encore aux abonnés absents.

Sur le principe de se retrouver tous les quatre, je ne voyais pas d'objection, mais l'idée de m'exiler à Los Angeles me répugne. Sans parler du fait que je déteste cette ville et tout ce qu'elle incarne de superficiel et de décadent, je ne m'imagine pas un seul instant passer les fêtes au soleil.

Noël, c'est censé se dérouler dans une ambiance cocooning, avec de la neige partout, des litres de chocolat chaud ingurgités et des chaussettes épaisses aux pieds.

Mais je n'ai pas eu mon mot à dire concernant l'organisation. Mes parents ayant décidé de s'envoler pour la Californie, j'avais le choix entre les suivre et rester seule à Chicago. Cette perspective m'a plus effrayée qu'un réveillon sous les palmiers, j'ai donc accepté de les accompagner à contrecœur.

Un séjour de quelques jours à la ferme me remonterait le moral avant de partir à Los Angeles. De plus, mon père et ma mère m'accueilleraient à bras ouverts, ils se plaignent souvent de ne pas me voir assez.

Je mets mon orgueil de côté pour admettre que retourner chez ma famille s'avère être la moins mauvaise des options qui s'offrent à moi. Mais il va me falloir une raison valable pour débarquer alors que je devais travailler jusqu'aux vacances. Il est hors de question de leur raconter mes malheurs. Je ne veux pas les inquiéter, et je refuse qu'ils voient à quel point ma vie est pathétique, tandis que celle de Will fait rêver tout le monde. Je rate peut-être tout ce que j'entreprends, mais il me reste un minimum de fierté tout de même.

Je dois imaginer une excuse pour justifier de me retrouver en congé trois semaines avant la date prévue. Et mon prétexte a intérêt à être crédible, car, si elle a le moindre doute, ma mère me soumettra à un interrogatoire en règle jusqu'à ce que je lui avoue la vérité.

Toute la matinée, je me fais des nœuds au cerveau, jusqu'à avoir une illumination : j'invente un voyage à la montagne pour les classes dont je m'occupe. Vu les familles

fortunées qui fréquentent l'école, l'idée d'un séjour luxueux me semble tout à fait plausible. Je n'aurai qu'à prétexter que j'avais oublié cette escapade pour légitimer la modification soudaine de mon emploi du temps.

Je peaufine les détails de mon mensonge avant de téléphoner à mes parents. Comme je m'y attendais, je tombe sur ma mère. Elle doit être en train de gérer la paperasse de l'exploitation dans son bureau pendant que mon père travaille dans les champs. Ils fonctionnent comme ça depuis plus de trente ans ; cette organisation leur convient plutôt bien.

— Judy, ma chérie, comment vas-tu ?

J'aimerais me confier à elle, lui expliquer que ma vie déraile, mais je n'ose pas.

— Un peu fatiguée, mais ça va.

— Il faut que tu penses à te reposer.

Je ne fais que ça, en ce moment. Mais mes soucis me créent des insomnies et j'affiche une mine de zombie.

— Tu es allée voir le nouveau film de Will ? m'interroge-t-elle.

— Non, pas encore.

Sa question me conforte dans l'idée de garder mes problèmes pour moi. Mes parents se montrent tellement fiers de la réussite de leur fils, je me sens comme le vilain petit canard de la famille. Voilà quelque temps que je n'admire plus mon cadet sur grand écran. Depuis que sa célébrité empiète sur mon espace vital et me pourrit l'existence, j'éprouve plus de difficultés à m'extasier sur son talent. Cette aigreur ne me ravit pas, mais elle est bel et bien présente.

— Tu devrais, insiste maman, il est super ! Je suis certaine que ton frère sera dans la course aux Oscars grâce à ce rôle.

Cela m'étonnerait qu'un film à gros budget et aux cascades multiples représente le meilleur ticket d'entrée vers la consécration ultime, mais je préfère ne pas contredire ma mère qui voue un véritable culte à Will.

— Il y a eu une petite modification de programme, annoncé-je pour changer de sujet. Je suis en vacances plus tôt que prévu, mes élèves partent en voyage à Aspen pour les prochaines semaines. Ça m'était complètement sorti de la tête ! Je me suis dit que je pourrais en profiter pour venir à la ferme, ça fait une éternité que je n'y ai pas mis les pieds.

J'ai tenté de parler avec le plus de naturel possible, mais ma mère me connaît si bien, j'ai peur qu'elle devine mon mensonge. Je guette sa réaction.

— Tu sais bien que ce serait un plaisir de t'avoir à la maison, se réjouit-elle. Quoique...

J'ai des sueurs froides. A-t-elle des soupçons sur les réelles motivations de ma requête ?

— J'ai une meilleure idée ! s'exclame-t-elle. Pourquoi ne pas partir chez ton frère en avance ? Nous attendions que tu sois en vacances pour nous y rendre ensemble, mais puisque tu es libre, nous pouvons avancer notre départ ! Pour une fois que nous nous offrons un petit voyage, profitons-en.

Mes parents n'ont pas souvent pris de congés, l'exploitation ne s'arrêtant jamais de tourner. Depuis quelques années, ils emploient un intendant pour les seconder et leur permettre de souffler un peu. Malgré tout, c'est la première fois qu'ils s'autorisent à lui laisser les clés

de leur gagne-pain. Je pensais qu'ils seraient réticents à s'absenter si longtemps, mais visiblement cela ne fait ni chaud ni froid à ma mère.

J'oscille entre le soulagement de ne pas avoir été démasquée et l'effroi provoqué par sa proposition. Avancer notre départ pour Los Angeles ? J'étais déjà au supplice à l'idée de passer une semaine dans cette ville maudite, et maman me parle maintenant de séjourner presque un mois sur place ?

Ma brillante idée se transforme en cauchemar. Je me sens prise au piège. Je lui ai annoncé être disponible jusqu'à Noël, je n'ai aucune excuse pour me défilier. Je tente tout de même de tempérer son enthousiasme.

— On ne peut pas s'imposer si longtemps chez Will, on va le déranger.

— La famille, ça ne dérange jamais !

Si seulement...

— Je suis certaine qu'il sera ravi de nous avoir à ses côtés.

Je crains qu'elle ait raison. Mon frère, en bon fils aimant, ne refusera jamais de nous accueillir en avance. L'une de ses nombreuses qualités qui le rendent particulièrement exaspérant.

— C'est entendu ! conclut ma mère sans tenir compte de mes réticences, nous partons dès maintenant !

## 4.

Heureusement pour moi, la logistique de cette modification de programme inopinée nécessite quelques aménagements, et le « maintenant » se transforme en un départ le surlendemain. Il faut régler quelques détails avec l'intendant de la ferme qui doit gérer l'exploitation en l'absence de mes parents.

Mon père a félicité ma mère pour son idée brillante. Will s'est montré enchanté de nous recevoir plus tôt que prévu, il s'est occupé de faire changer les billets d'avion qu'il a l'immense générosité de nous offrir, en première classe s'il vous plaît. J'ai regardé par curiosité le prix d'un tel voyage : il est absolument indécent.

La décision de maman de partir en avance en Californie a achevé de me miner le moral. Je ne pouvais rien imaginer de pire que de passer tout le mois de décembre à Los Angeles, alors qu'à cette époque de l'année, je n'aspire qu'à une ambiance hivernale. Mais je n'ai d'autre possibilité que de suivre le mouvement. J'ai préparé mes bagages la mort dans l'âme, me demandant ce que j'étais censée emporter.

La veille du départ, pour ma dernière soirée, je décide de m'accorder une bonne dose de Noël traditionnel avant de m'envoler vers le soleil et la douceur. Il me faudra au moins ça pour tenir le coup dans les prochaines semaines. Je propose à mon amie Nina de me retrouver au Christkindlmarket. Elle ne se fait pas prier, surtout en apprenant que nous n'allons pas nous revoir avant janvier.

Je descends à la station Monroe, à seulement quelques blocs de notre lieu de rendez-vous. Sur mon court trajet à pied, je me délecte du mode Noël dans lequel est plongée la ville depuis déjà plusieurs semaines. Impossible d'ignorer que la fin de l'année approche avec tous ces ornements et ces illuminations.

En avançant vers la Daley Plaza, je commence à entendre la rumeur du marché de tradition allemande. Le Christkindlmarket est une véritable institution à Chicago. Dès la mi-novembre, on peut se promener entre les chalets en bois adorables au toit recouvert de neige. Les présentoirs débordent de produits artisanaux et de gourmandises. On y trouve probablement le plus grand choix de babioles de Noël du pays ! Chaque année, je m'offre une nouvelle décoration. Je prends le temps de faire le tour des étals pour dénicher la plus jolie pièce accessible dans mon budget. Même si cette année je ne passe pas les fêtes chez mes parents, et dois en ce moment éviter tout achat inutile, je refuse de renoncer à cette tradition.

Nina m'attend à l'entrée du marché en soufflant dans ses mains pour tenter de se réchauffer. Elle qui n'a jamais aimé le froid, elle est servie dans cette ville ! Elle y a pourtant toujours vécu. Mais elle prétend que le sang de son Ja-

maïcain de père qui coule dans ses veines l'empêche de s'acclimater aux températures glaciales.

— Enfin ! me lance-t-elle pour m'accueillir. Tu attendais que je me transforme en congère pour arriver ?

Elle secoue son épaisse coiffure afro pour en déloger les flocons de neige agrippés à ses boucles. Malgré son caractère de cochon, cette fille est un véritable rayon de soleil dans ma triste vie. Je devrais plutôt dire un arc-en-ciel, avec les tenues bariolées qu'elle porte toujours. Ses vêtements du jour ne dérogent pas à la règle, entre son manteau jaune moutarde, son écharpe violette et ses gants fuchsia.

C'est la seule amie que j'ai gardée lorsque j'ai décidé de retrouver mon anonymat, celle qui connaît toutes les épreuves par lesquelles je suis passée ces dernières années et qui comprend le poids de la célébrité de mon frère. C'est également l'unique personne à qui je me suis confiée sur mes déboires à l'école et sur l'épée de Damoclès au-dessus de ma tête.

Elle glisse son bras sous le mien et m'entraîne vers les stands.

— Allez, en route pour un bon shoot de Noël avant ton départ pour la Californie !

Elle commence par m'offrir un vin chaud, puis nous déambulons dans les allées au son des chants traditionnels, à la recherche de mon souvenir de l'année. Je goûte ce moment hors du temps avec mon amie, loin de mes soucis. Nina semble décidée à me changer les idées, car elle ne cesse de bavasser sur les derniers potins concernant de vagues connaissances, ses récents rendez-vous ratés et ses mésaventures avec son chat, le seul mâle qu'elle autorise à la

mener par le bout du nez. Plus que d'une dose de Noël, c'est de sa compagnie que j'avais le plus besoin.

À la fin de notre tour, nous nous installons sur un banc de la place pour papoter encore un peu avant de repartir chacune de notre côté. Nina m'observe et me donne un coup de coude dans les côtes.

— Souris, ma belle. Je veux voir tes dents !

Je la gratifie d'une grimace digne d'une psychopathe.

— Bon, O.K., pas de sourire, mais arrête au moins de faire la tête. Demain, tu pars à Los Angeles, ma vieille !

— Justement, c'est bien ça le problème ! Tu m'imagines, moi, à L.A. ? Au milieu de tous ces frimeurs ?

— Je suis sûre que tu te fais des films. Tous les habitants de cette ville ne sont pas pourris jusqu'à la moelle.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Tu n'y as jamais mis les pieds !

— Effectivement, et j'adorerais pouvoir y aller. Tu ne te rends pas compte de ta chance !

Je lui proposerais bien de prendre ma place, mais personne ne se satisferait de cet échange de rôles. Elle secoue la tête d'un air désabusé.

— C'est bon, on ne te demande pas de devenir une foutue Californienne. Tu vas passer quelques semaines là-bas, en famille, et tu vas en profiter pour te changer les idées, ça ne pourra que te faire du bien. Et la douceur du climat local, c'est la cerise sur le gâteau. Tu n'en as pas marre de te geler les miches ?

— Non, pas du tout !

Un peu, si, surtout depuis que je vis dans un congélateur. Mais je ne l'avouerais pour rien au monde. Je pose ma tête sur son épaule en soupirant.

— Tu sais à quel point je morfle depuis que la carrière de Will a décollé. Aller là-bas, c'est comme fouler le sol d'un pays ennemi.

— C'est vrai que ça a été compliqué pour toi. Mais ça va mieux quand même maintenant, non ?

— Tu veux dire depuis que j'ai viré mon petit ami qui était plus fan de mon frère que de moi, que j'ai coupé les ponts avec tout le monde et que j'ai changé de nom pour qu'on arrête de me harceler ? Ouais, c'est génial, je nage dans le bonheur !

Elle appuie sa joue contre ma tête.

— Tu traverses une mauvaise période, la vie est plutôt vache avec toi en ce moment. Alors, mets-toi au vert. Peu importe la destination, prends tes distances avec cette foutue Chicago qui t'en fait baver, et reviens avec la niaque. Tu montreras à cette ville ce que tu vaux, tu récupéreras ton boulot, garderas ton appartement ou décideras d'en trouver un dans lequel l'isolation sera comprise dans le loyer. Tu es une battante, non mais oh !

J'aimerais me laisser contaminer par sa détermination, mais je suis immunisée contre ce virus.

— Promets-moi que tu vas essayer de te détendre et de profiter de ces vacances, insiste Nina.

Pourquoi pas ? Après tout, les promesses n'engagent que ceux qui les croient.



## 5.

Je retrouve mes parents directement à l'aéroport. J'ai refusé qu'ils passent chez moi avant de partir, je n'ai pas envie qu'ils voient le taudis dans lequel je vis et qu'ils se fassent du souci. Et encore moins qu'ils s'amuse à comparer mon logement minable avec la villa grandiose de mon frère.

Après un trajet en métro fastidieux armée de mes bagages, un taxi étant bien au-dessus de mes moyens, je les rejoins dans le hall du terminal. Ma mère est dressée sur la pointe des pieds pour essayer de m'apercevoir à travers la foule du haut de son petit mètre cinquante. C'est mon père, avec sa carrure imposante, qui me repère le premier. Avec un sourire, il me désigne à maman. Elle se précipite vers moi comme si elle accueillait un soldat tout juste rentré du front.

Elle me serre dans ses bras. Je suis tellement heureuse de les revoir. Ils représentent pour moi un phare dans mon monde qui vacille. Je sais que je peux compter sur eux même si je rechigne à leur demander de l'aide. Après m'avoir embrassée, ma mère prend mon visage entre ses mains pour m'examiner de plus près.